

*À partir de Franz Kafka :
« Je ramais sur un lac ».
Atelier ouvert du 6 au 12 avril 2025.*

*Mise à jour quotidienne, en principe chaque
milieu de matinée. Un certain nombre d'ajouts
faits vendredi 11 avril (exclusivement) avec
reprises « face B » (et merci de l'expression !)
sous autre format, merci à celles & ceux qui ont
tenté l'expérience.*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi</i>	4
<i>Perle Vallens</i>	5
<i>Patrick Blanchon</i>	6
<i>Et la face B</i>	6
<i>Alexia Monrouzeau</i>	9
<i>Nathalie Holt</i>	10
<i>Piero Cohen-Hadria</i>	11
<i>Françoise Renaud</i>	12
<i>Et la face B</i>	13
<i>Marion Lafage</i>	15
<i>Christine Eschenbrenner</i>	16
<i>Annick Nay</i>	17
<i>Jean-Luc Chovelon</i>	19
<i>Et la face B</i>	20
<i>Pierre Ménard</i>	22
<i>Danièle Godard-Livret</i>	23
<i>Clarence Massiani</i>	25
<i>Carole Temstet</i>	26
<i>Philippe Sahuc Saüc</i>	27
<i>Et la face B</i>	27
<i>Catherine Plée</i>	28
<i>Catherine Serre</i>	29
<i>Laurent Stratos</i>	30
<i>Solange Vissac</i>	31
<i>Nicolas Hacquart</i>	32
<i>Raymonde Interlegator</i>	34
<i>Rebecca Armstrong</i>	35
<i>Hélène Boivin</i>	36
<i>Juliette Derimay</i>	37
<i>Valérie Mondamert</i>	38
<i>Isabelle Charreau</i>	39
<i>Et la face B</i>	39
<i>Marie-Eudoxe de la Taille</i>	41
<i>Ève François</i>	43
<i>Marie Moscardini</i>	45

<i>Natacha Devie</i>	47
<i>Sophie Grail</i>	48
<i>Nicolas Larue</i>	49
<i>Et la face B...</i>	49
<i>Christophe Testard</i>	51
<i>Et la face B</i>	52
<i>Caroline Diaz</i>	54
<i>Aline Chagnon</i>	55
<i>Michèle Cohen</i>	56
<i>Laurent Peyronnet</i>	57
<i>Monika Espinasse</i>	58
<i>Cécile Marmonnier</i>	59
<i>Louise Frick</i>	60
<i>Émilie Marot</i>	61
<i>Et la face B...</i>	61
<i>Anne Dejardin</i>	63
<i>Annick Brabant</i>	64
<i>Catherine Koeckx</i>	65
<i>Laurette Andersen</i>	66
<i>Anh Mat</i>	67

tête à l'envers

petit instant volatil

la mésange bleue

Je souffle sur la vitre, sale, pleine de stries opaques, de traînées de pluie qui ont séché. L'air projeté forme une buée couvrante, neigeuse, où je piège mes questions sans réponses d'un matin trop froid. L'air s'accumule à la surface en couche fine qu'on ne peut plus respirer. Je reprends dans mes poumons une longue goulée que j'expulse à nouveau pour épaissir le dépôt qui se délite déjà. La vapeur qui émane de ma bouche couvre la vitre d'une nouvelle pellicule opaque, inerte, passive qui attend le coup de torchon, exactement comme le verre de lunettes qu'on nettoie à la *peau de chamois*. Je visualise l'animal à la robe beige, me dévisageant et que je pourrais dessiner de façon naïve, museau, cornes, barbe. Ce qui importe c'est moins le dessin que l'apparition du paysage derrière la fenêtre. C'est comme dévoiler un secret ou un mystère qu'on aurait longtemps caché. Le doigt qui trace est un souvenir d'enfance. L'index sur la vitre de la cuisine, de la salle à manger, de la voiture, de l'autobus, du train. La vie est pleine de vitres qui nous montrent une réalité bien trop nette, qu'il nous arrive d'opacifier exprès pour le plaisir de dévoiler petit à petit les choses, pour se faire une surprise ou un cadeau. Ce que m'offre mon doigt derrière la paroi, c'est une impression de printemps, les premières fleurs d'abricotier.

Durant un instant les parois tremblèrent, tout ce qui était solide le fut beaucoup moins. Non pas qu'on eut besoin de toucher quoique ce soit dans ce périmètre, ça se sentait. Quelque chose qui remontait du sol, ou plutôt un souvenir de sol. Quelque chose qu'on avait volontairement, ou pas, oublié. Une friabilité discrète, jusque-là tenue à distance, s'insinuait à nouveau. Et lorsqu'elle devient évidence, on commence à recomposer la carte du monde, la sienne en tout cas. L'air se dilate, les formes hésitent. Il ne s'agit pas de peur. Plutôt un trouble inframince, diffus. On se redresse, on veut traverser. Et là, quelqu'un éteint la lumière, la rallume. Le temps d'un geste, le monde revient à sa place. Les objets ne bougent pas, mais désormais on sait : tout cela tient à peu. Ce qui était connu ne l'est plus

*codicille : difficulté 1 : saisir dans quel « tantôt » ça s'écrit.
Difficulté 2 : si on n'arrive pas à choisir entre Kafka et
Poitrasson, tenter d'effectuer une synthèse.*

Et la face B...

Version courte — 70 mots

Pas un chez-soi. Mais on fait comme si. On réorganise les gestes. On pose les objets familiers aux bons endroits. Une cuillère, un verre, un livre. L'ensemble flotte un peu, bancal mais suffisant. La lumière joue sur les murs comme si elle les reconnaissait. On ne cherche plus à comprendre. On occupe. On s'installe sans y

croire. Ce n'est pas chez soi, non. Mais c'est là. Et pour un temps, ça suffit.

Version moyenne — 150 mots

C'est une ligne, un seuil, une limite. On ne sait pas si on l'a déjà franchie. Il y a ce champ, un champ de tiges, infiniment régulier, infiniment fragile. Elles oscillent au moindre souffle. Rien de spectaculaire : juste cette sensation que le sol lui-même vacille, tout en tenant. Il suffirait de très peu pour que ça bascule. Mais rien ne bascule. On attend. Peut-être qu'on a toujours attendu. Le vent est léger, presque fictif. Les tiges se déplacent sans bruit. Un silence d'avant ou d'après. On ne sait pas où mettre les pieds. Alors on ne bouge pas. Et pourtant on avance. C'est imperceptible, comme une dérive. Le paysage ne change pas, mais l'œil, lui, enregistre un déplacement. Lent. Obstiné. Presque invisible. On tient debout. On tient le fil. Mais on sait aussi que tenir n'est pas tout.

Version longue — 230 mots

Durant un instant les parois tremblèrent, tout ce qui était solide le fut beaucoup moins. Non pas qu'on eut besoin de toucher quoique ce soit dans ce périmètre, ça se sentait. Quelque chose qui remontait du sol, ou plutôt un souvenir de sol. Quelque chose qu'on avait volontairement, ou pas, oublié. Une friabilité discrète, jusque-là tenue à distance, s'insinuait à nouveau. Et lorsqu'elle devient évidence, on commence à recomposer la carte du monde, la sienne en tout cas. L'air se dilate, les formes hésitent. Il ne s'agit pas de peur. Plutôt un trouble inframince, diffus. On se redresse, on veut traverser. Et là, quelqu'un éteint la lumière, la rallume. Le temps d'un geste, le monde revient à sa place. Les objets ne bougent pas, mais désormais on sait : tout cela tient à peu. Ce qui était connu ne l'est plus de la même façon. On peut à

nouveau nommer, mais chaque mot vient avec ses pincettes. C'est encore là, oui, mais on ne regarde plus de la même façon.

Un coup de téléphone, une discussion anodine, une conférence en haut-lieu, un moment de relâchement dans un endroit prévu à cet effet en intimité partagée. Les mots défilent, avec leurs variations. Au milieu de l'écoute, quelques mots, tous d'apparence différentes à quelques enchaînements jamais entendus, les combinaisons sont infinies. Au milieu de l'écoute, quelques mots, ou plutôt quelques syllabes, ou plutôt quelques lettres, ou plutôt on ne sait quoi, qui frappent exactement là où ça fait mal sans qu'on puisse déterminer où exactement. Le ventre ? La tête ? les pieds ? c'est comme quelque chose qui s'introduirait à l'intérieur du corps par l'oreille d'assez petit et rapide pour qu'à chaque fois qu'on croit le localiser il se soit déjà installé ailleurs, et ainsi de suite jusqu'à ce le froid ait envahi tout le corps et l'ait rendu raide, comme mort, mais encore vivant. Vivant presque uniquement de ce petit animal, ce petit familier, qui s'installe comme chez lui, à l'intérieur et change toute la déco. Les couleurs s'assombrissent, les bruits extérieurs sont couverts d'une épaisse couverture, on ne sent plus que le froid de l'intérieur.

Le cheval court dans le champ ; les enfants jouent à le poursuivre. Ciel bleu d'avant nuit avec un peu de rose. Lent. On dirait juin. Les voix rient. Cette odeur d'herbe foulée, de sueur, de crin avec un peu de vent. Neige de fleurs blanc-rose de l'arbre de l'autre champ, derrière la clôture, qui donnera des fruits. Et je vois le chapeau, la main tenue à la branche sous les fleurs, qui regarde tandis que le cheval court dans l'enclos qui n'est pas rond ; tandis que les enfants courent et rient en rond. Sa queue. Sa crinière. Sa robe noire. Eux n'ont pas de chaussures on dirait, quatre en tout, deux filles et deux garçons ça fait beaucoup de bras et de jambes, de cheveux. Quelqu'un, de la citerne, perché, filme au milieu du champ — sa rouille-, à l'épaule. Il faut rentrer dit quelqu'un ou quelqu'une ; juste sa voix. D'où vient la voix. De l'autre champ. De derrière l'arbre. De la maison. De sa fenêtre ouverte. Encore crient les enfants. Encore crient les enfants avec la cloche loin du soir qui vient. Avec la route loin et le tracteur de la route qui descend. Son moteur. La main qui se lève, fait signe. Et le cimetière en contre-bas qui ne fait rien, ni ne bruit. Une minute pas plus dit la voix. Et le cheval s'arrête. Il a de très grands yeux.

Il faut toujours tout abandonner tout oublier faire comme si et continuer à regarder les prunus en fleurs sentir les oiseaux qui chantent doubler le boulanger qui consulte les nouvelles qui lui viennent d'Algérie parce que dieu est grand les gens sur la terrasse à huit heures devant ou derrière je ne sais pas un demi des rires des traces au ciel des lumières des étoiles tout abandonner et faire comme si ne manquer à personne n'avait aucune influence importance mesure surface profondeur aucun intérêt comme si l'intérêt était une aune toujours tout oublier et droit devant soi regarder ce type qui suit son chien une espèce de lévrier afghan ventre blanc et beige sec souple speed cette typesse qui dans le conteneur prévu à cet effet vide ses cadavres tôt le matin le vent qui nous hèle l'air qui nous embaume l'esprit une chanson pas n'importe laquelle « on ne sait jamais » par exemple juste un exemple un seul en passant se souvenir de Federico Fellini qui la veille du premier jour du tournage de son *Huit et demi* se disait le dernier des hommes ou alors *jt'aimerai toujours* et c'est ici qu'on traverse les lignes blanches de la rue ailleurs elles sont arc-en-ciel pour faire beau et grand et désinhibé et moderne la poubelle pleine à crever abandonner oublier laisser courir le souffle un vélo électrique des mollets de cycliste un short mauve sur des leggings noires et des baskets (ça ne se dit plus) sur des fausses chaussettes

Moment à peine entrevu dans la brièveté d'une lumière clignotante, aveuglante, chargée des poussières de planètes lointaines, le genre de lumière qui réanime d'autres moments écartés du souvenir comme passés à la trappe et qui déploie le temps on se demande comment, un peu à la façon d'une carte ouverte sur la table de la salle à manger dans l'attente d'un voyage, un lien sans doute entre la lumière (qualité tonalité intensité) et l'espace large où elle s'étale entraînant dans son sillage un sentiment unique et troublant lié à la vie et à la mort, à ce passage du souffle au néant qu'on a rarement l'occasion de saisir — en veillant au chevet, on s'absente un instant, on s'assoupit, déjà le moment enfui à travers la forêt profonde — et sans doute qu'il y aussi ce murmure, cette vibration, ce bruit à peine audible qui pourrait être le simple souvenir du murmure qui sortait avant de la bouche, ce qui subsisterait d'un appel dans la nuit ou du bourdonnement d'une chanson d'amour, de quoi s'accrocher ferme à la rambarde de la jetée d'où on a coutume de contempler la mer déchaînée, les poussières de planète et les poudres de nacre se déposent sur le visage, en fait rien de violent, le passage est lent et indolore jusqu'à ce que la main se dépose sur le sable et racle la surface jusqu'à trouver le rocher, le dur du monde, moment à peine entrevu mais rare, intense, ouvrant accès au précieux de notre existence et à la beauté de la mer déchaînée

Et la face B...

Moment à peine entrevu dans la brièveté d'une lumière clignotante, aveuglante, chargée des poussières de planètes lointaines, le genre de lumière qui réanime d'autres moments écartés du souvenir comme passés à la trappe et qui déploie le temps on se demande comment, un peu à la façon d'une carte ouverte sur la table de la salle à manger dans l'attente d'un voyage, un lien sans doute entre la lumière (qualité tonalité intensité) et l'espace large où elle s'étale entraînant dans son sillage un sentiment unique et troublant lié à la vie et à la mort, à ce passage du souffle au néant qu'on a rarement l'occasion de saisir — en veillant au chevet de l'autre qui s'approche de l'ultime frontière, on s'absente un instant, on s'assoupit, déjà le moment enfui à travers la forêt profonde — et aussi sans doute qu'il y a ce murmure, cette vibration, ce bruit à peine audible qui pourrait être le simple souvenir du murmure qui sortait avant de la bouche, ce qui subsisterait d'un cri poussé à un moment donné de la nuit ou du bourdonnement d'une chanson d'amour, de quoi s'accrocher à la rambarde de la jetée d'où on a coutume de contempler la mer déchaînée, les poussières de planète et les poudres de nacre se déposent sur le visage, en fait rien de violent, le passage est lent et indolore jusqu'à ce que la main se dépose sur le sable et racle la surface jusqu'à trouver le rocher, le dur du monde, moment à peine entrevu mais rare, intense, ouvrant accès au précieux de notre existence et à la beauté de la mer déchaînée, et alors que la folie s'empare des flots, le souvenir devient reflet d'argent, éclair, incendie, essaim de papillons virevoltant dans une nuit d'été (les mêmes papillons couleur cendre qu'on retrouve parfois en traversant les bois), mille lanternes rougeoyantes accrochées à de longs

bambous plantés autour de la tombe pour accompagner le voyage, on se perd en route, on perd la confiance mais la chanson d'amour revient toute contenue dans le murmure, et c'est à cet endroit que se révèle l'intensité de la chanson et que la lumière bleue remplit l'espace large de la chambre jusqu'à s'emparer des recoins, le moment est brûlant, il n'en finit pas de se préciser dans le suspens du soir et prend possession de ceux qui guettent les spasmes sur le visage comme endormi

Que veux-tu de plus, sinon te fondre satin dans le paysage, tes skis traçant leur sillage crissant et duveteux, poudre à cristaux légers tassée sous ton poids glissant neige immaculée, ouvrant une minute d'exception quand tombe en passant un paquet blanc d'une branche — bruit mat étouffé de la branche qui ploie et s'allège bientôt rayon scintillant dans le dos. Minute de sacralité intime intimidante, jusqu'où continueras-tu parmi l'austérité des sapins, jusqu'à quel virage du chemin enseveli, jusqu'à quelle rencontre animale — écureuil, chevreuil, loup de légende toujours secrètement espéré. Dans la forêt les rêves s'emballent avec le cœur et la soie blanche où tu t'enfonces émerveillée par le silence, son épaisseur d'atténuation cotonneuse alors que ton avancée solitaire se détache dans la netteté des perceptions. Sous le ciel gentiane, tu médites le froid intense et sec, la conscience du souffle visualisé buée givrante. Que vouloir de plus d'une minute d'hivernie pure ?

Un souffle, la palpitation du dehors s'introduit par la fenêtre légèrement entrouverte. Un peu d'air, caresse de la nuit qui se retire. Transportant l'espace intermédiaire : le paysage du rêve avec ses voûtes et l'homme-refuge dans la foule rassemblée en silence se fond dans l'impalpable qui te touche et ne se nomme pas encore réveil. Le corps redevient lourd, lesté par la présence invisible de l'arbre débordé par l'irruption de ses fleurs, par la pâleur du jour au bord de l'éclosion, par l'odeur du grill tenu la veille par les adolescents en mal de fête.

(codicille : avant-avant dernier moment dans la liste précédente : celui qui aime l'attention juste avant le point du jour)

#70# — Frémissements, halètements, soupirs... Assoupissement interrompu, alerte, peur, tétanisé. Ne pas bouger, tous les sens aux aguets, écouter, ressentir, se calmer, observer sans l'ombre du moindre mouvement. Dialogue intérieur : rêve ? divagation ? Ai-je réellement entendu ? Plus un bruit . Rien. L'immobilité me protège, croyance, réalité ? Impossible de trancher. L'impuissance submerge. Lancer la vocalise la plus tonitruante possible.

#237# — La faucheuse passe, repasse, est passée, repassera. C'est ainsi. Le désarroi, l'injustice, la tristesse, le chagrin, la colère, pourquoi ? pourquoi ? POURQUOI ? pourquoi maintenant ? Le temps n'est pas compté à l'identique pour les uns et pour les autres. Il y a des temps longs, des temps moyens, des temps courts, des temps ignorés, hors perspectives. Nul n'a à sa main la mesure de son propre temps. Alors, nous avançons, chacun à notre rythme, sur les chemins, ici ou par-là, plus ou moins sinueux. Des chemins créatifs, vivre est un art, l'art dilate le temps vécu, éprouve notre subjectivité, repousse le mot « FIN » . Ecrire, peindre, sculpter, chanter, jouer, déjouer, amplifier cet espace investi avec cœur, ce souffle essentiel qui nourrit notre intériorité, notre relation au monde. Comme un renouvellement permanent. Un renouvellement partagé. Et puis, fermer les yeux.

Sourire, penser à l'absence, penser à l'absente, penser à l'absent, hors de vue, certes, mais non sans lien. Il y a eu, ce qui fût, des traces tangibles. Laissons-nous des regrets ? Abandonnons-nous nos amours, trahissons-

nous nos amis ? Laisser à chacun des traces singulières. Un sourire, un regard, un texte, un dessin, une photo, une conversation, des goûts partagés, des mises en commun, quelques querelles sans doute, bien dérisoires aujourd'hui. ... L'absence ne résigne pas. Le présent, ses mouvances, ses contradictions, ses recompositions nous traversent. Fermer à nouveau les yeux .

#134 # — Le paysage du dimanche s'étire mollement. Avant-gout de vacances. La luminosité réjouit, la douceur de l'air dissipe les cerveaux embrumés. Quelques allers et venues, ici et là. Horaires du marché dominical. Perspectives de gourmandises futures. Le silence s'étire. A nouveau, des enfants jouent. Parents attentifs, encourageants. Quelques grognons, cependant. Les destins des uns et des autres. Espaces partagés d'un square- jardin familial où chacun se sent chez soi, se sent animal sociable, le temps d'un dimanche printanier. La haie de cerisiers-fleurs, donne au paysage sa couleur rose, symbole de douceur, de plaisir et de bonheur. Remet en lien saisons et humains. Retrouver le contact réel des rythmes saisonniers. Ici la ville est à la campagne. Et chacun se sent en suspension d'un quotidien ordinaire et répétitif.

Je souris et continue mon croquis hâtif.

je cours, même pas essoufflé, je cours pour fuir
je suis seul maintenant, je cours seul, je ne sais plus
pourquoi je cours
je ne sais plus pourquoi je suis seul
j'arrive sur une plage, devant la mer, je m'arrête, je vais
être rattrapé par ce qui me poursuit
j'entends du bruit derrière moi, des branches craquent,
j'attends que le bruit me rejoigne
je n'ai pas peur
déjà le ciel change de couleur
ma mère est à mes côtés, elle m'offre des madeleines
qu'elle sort de sa poche
mon père fait du bateau sur la mer au loin, il rame
déjà la surface de la mer n'est plus aussi lisse
les branches ne craquent plus, j'entends un souffle
juste derrière moi
ma mère sourit, elle n'a pas peur non plus
déjà la lumière blanchit
je sens le souffle du bruit dans mon cou, un souffle
chaud
déjà la silhouette de ma mère s'efface et disparaît, elle
sourit en s'effaçant
déjà j'ai l'impression que le temps se remet en route
je me retourne
du noir derrière mes paupières, un peu de rouge
le vide prend la matière de la lumière
j'ai sauté le vide entre deux réalités, la lumière
m'envahit lentement
pensée en voie de reconnexion
le réveil n'a pas sonné, pas encore
j'entends les secondes qui cadencent, j'entends le déclic

je me réveille avant la stridence

note lapidaire : Que deviennent les personnages de nos rêves lorsqu'on se réveille ? Savent-ils que je vais disparaître d'un moment à l'autre, les abandonner à leurs actions, leurs discussions, leurs questions sans même les prévenir ? Que je vais m'effacer devant eux et, bien souvent, les oublier instantanément ? Savent-ils que la partie de moi qui réside dans mon inconscient est une présence volatile ?

Et la face B...

Juste avant le saut du loup, un brouillard incertain. Mer calme, quelques vagues indolentes, un souffle chaud. Que veux-tu de plus ? Le silence des rêves, l'étrangeté de l'instant, le temps enrayé. L'image disparaît, je perds le sens, j'en retrouve un autre. La musique de la nuit s'efface, celle du jour retrouve lentement son élan. Le corps remonte à la surface et se remet à respirer, ma pensée s'éveille. Mon reste l'accompagne.

je cours, même pas essoufflé, je cours pour fuir
je suis seul maintenant, je cours seul, je ne sais plus
pourquoi je cours
je ne sais plus pourquoi je suis seul
j'arrive sur une plage, devant la mer, je m'arrête, je vais
être rattrapé par ce qui me poursuit
j'entends du bruit derrière moi, des branches craquent,
j'attends que le bruit me rejoigne
je n'ai pas peur
déjà le ciel change de couleur
ma mère est à mes côtés, elle m'offre des madeleines
qu'elle sort de sa poche
mon père fait du bateau sur la mer au loin, il rame

déjà la surface de la mer n'est plus aussi lisse
les branches ne craquent plus, j'entends un souffle
juste derrière moi
ma mère sourit, elle n'a pas peur non plus
déjà la lumière blanchit
je sens le souffle du bruit dans mon cou, un souffle
chaud
déjà la silhouette de ma mère s'efface et disparaît, elle
sourit en s'effaçant
déjà j'ai l'impression que le temps se remet en route
je me retourne
du noir derrière mes paupières, un peu de rouge
le vide prend la matière de la lumière
j'ai sauté le vide entre deux réalités, la lumière
m'envahit lentement
pensée en voie de reconnexion
le réveil n'a pas sonné, pas encore
j'entends les secondes qui cadencent, j'entends le déclic
je me réveille avant la stridence

note lapidaire : Que deviennent les personnages de nos rêves lorsqu'on se réveille ? Savent-ils que je vais disparaître d'un moment à l'autre, les abandonner à leurs actions, leurs discussions, leurs questions sans même les prévenir ? Que je vais m'effacer devant eux et, bien souvent, les oublier instantanément ? Savent-ils que la partie de moi qui réside dans mon inconscient est une présence volatile ?

Je suis en train de parler. Je m'arrête au milieu d'une phrase. Un blanc. Une absence passagère. Entre deux mots. Un trou de mémoire. Je ne sais plus ce que je veux dire. Un gouffre s'ouvre devant moi. Je ne sais plus ce que je disais. Je perds le fil, bredouille. Les mots m'échappent. C'est une voix qui m'appelle que je n'entends pas. Rien que des échos, des accollements, des juxtapositions. Un départ précipité. Un pied dans le vide. Quelque chose de l'ordre de la chute. Le temps tourbillonne. Ce blanc m'assaille, m'envahit de sa blancheur. La peur peut-être qui ne se dit pas. C'est un masque qui cache mon visage. Le recouvre d'un voile blanc. Ce que je ne veux pas voir. Ce que j'occulte c'est mon visage. Je ne le sais pas encore. Je le devine à peine. Tributaires des plis. Des pas de côté. Qu'est-ce que j'entrevois ? Qu'est-ce que je refuse de voir ? Ma pensée se met en mouvement. Elle tourne à vide. État intermédiaire, incertain. Entre un regard et un autre. bercé par ce lointain. Cette incertitude. Entre silence et parole. Dans le vertige, le vide me tire à lui. Ce qu'il est possible ou impossible d'atteindre. Ce qui se rétracte soudain. Ce qui s'éloigne. Mon visage face au miroir. Le reflet de mon visage qui s'efface en ses reflets. Cette distraction provisoire. Ce flottement. Un moment de doute.

Un moment affleurant, sans prise, perdu dans les remous de ce qui ne s'ancre pas en soi. Dans le creux d'une onde, aspiré par ce qui ne peut être nommé. Sans rives, débordé, éclaté en mille éclats d'un même miroir.

C'était un jour à décapoter la voiture, un jour à manger l'herbe fraîche qui poussait dru. Un soleil brillant, des rires d'enfants, des jeux en terrasse, de l'insouciance et des effluves de fleurs portées par les souffles de vent. Des promeneurs à pied ou en vélo et des tenues légères qui sortaient pour la première fois de l'année. C'était un jour parfait comme il en arrive souvent au moment de Pâques qui faisait remonter le souvenir de ce séjour très lointain avec une amie perdue de vue où la nature s'éveillait, où les bruits n'étaient plus les mêmes, où le soleil caressait les fleurs encore timidement. J'ai voulu le fixer sur une photo. La photo était réussie, mais la magie avait disparu. La nostalgie avait pris sa place.

La Ford mustang bleu s'arrête devant chez moi. Je comprends qu'ils sont là pour décapoter la voiture. Ce qu'ils font souriants et avenants. Tous les gens sont sympathiques aujourd'hui et même heureux que je les prenne en photo. Ils ne sont pas jeunes, sans doute plus vieux que la Ford mustang bleu dans laquelle ils circulent, cheveux blancs et casquette au vent. Comment rendre la douceur particulière de ce week-end de fleurs, de chaleur légère et d'herbe drue ? Les pissenlits sont en fleurs dans les prés, les enfants cherchent ceux sur lesquels ils pourront souffler pour disperser les akènes. Contre un cerisier en fleurs une échelle déjà posée comme prête pour cueillir les cerises. Les chevaux broutent les pâquerettes. Le vent agite les feuilles des poiriers d'un vert si tendre et les chênes eux-mêmes déplient leurs premiers bourgeons au milieu des feuilles sèches de l'année passée. Les enfants grimpent et sautent. Les promeneurs sourient.

Les cyclistes sont insouciants. J'en croise un qui consulte son téléphone en pédalant. Je lui barre la route, ça le fait rire. C'est un moment de grâce comme il en arrive au moment de Pâques. On dit que la pluie arrive souvent lorsque les glycines fleurissent. Pourquoi est-ce la pensée qui me vient ? Souvenir aussi d'un autre séjour très lointain, un week-end de Pâques, une amie perdue de vue, Catherine que devient-elle ? Pourquoi ce moment parfait me fait-il surtout penser au temps qui passe ? Pourquoi la nostalgie remplace-t-elle la joie ?

Les mots sortent froids, glaçants, vrais, chaque lettre fissure l'autre dans sa chair, tranche, découpe en fines lamelles son corps, va t'il se séparer sur ses tranchées ? Je ne peux plus dire, je me tais, j'attends, je suis vide, je suis aux aguets, je suis en proie à mes perceptions, fortes et fragiles, à la fois. J'écoute les battements du silence, je touche la peau de ma paupière, je regarde à peine l'autre, je n'en ai plus besoin, j'aimerais désormais m'en aller, aller me promener sur les chemins et sentir le vent frais danser sur ma nuque endolorie. Mais elle ne bouge pas, ses yeux me fixent. Je me demande si elle a bien saisi ce que je viens d'avouer ? Mes mots ont-ils tracés les bons sillons dans son cerveau comme ils ont traversés chaque pore de ma peau et fait trembler chaque infime partie de mes muscles ? Mots sonnants, trébuchants, de l'or a coulé, mais il est parfois des êtres qu'il faut laminer pour se faire entendre afin de percer la paroi de leur carcasse. Mon attente est légère, aérienne, l'air se charge de l'autre côté de la balance, j'y ai tout déposé. J'attends une intelligence, un rai de lumière, que puis-je faire de plus ? Ma peau s'abreuve de ma sueur, mes vêtements sont trempés, je tire dessus, les décolle, respiration, apaisée, je souris, j'ose la regarder et je sais déjà que je vais être déçue. Je vois aux traits de son visage que je ne l'ai pas achevé, que l'orgueil et la colère dansent en elle pour mieux répliquer. Je laisse le silence illusoire nous unir mais je sais déjà que j'ai perdue. Je reste assise, mon corps presque indifférent, en attendant la foudre, le silence est puissant.

Un moment colombe, sur un coup d'aile, du blanc dans les plumes, à perte de vue, au loin, un point sur l'horizon. Sortir courbée contre le vent, et d'une voix ensommeillée, l'appeler une seule fois, d'une parole folle semblable à un cri. Puis la colère emportée se noya dans l'immensité bleue, et revint, lame de fond percutée sur la falaise en vagues de mousse.

Et de l'autre côté, la marche douce d'une promenade dans une mer immense de coquelicots rouges caressés du bout des doigts, fragile haleine de fleurs duvetées s'évaporant jusqu'aux narines embaumant les pleins poumons d'une momie de papyrus voguant sur les rives du Styx.

Elle se retourna et me fit un signe discret de la suivre, et, je le fis simplement. Elle marchait tout droit à travers ce champ de coquelicots doux comme de la soie. Personne n'avait planté, là, ces fleurs sauvages, pourtant elles étaient légion. Mon regard fixait les rubans blancs de ma momie entraînés par le vent qui la transformaient en une immense fleur de lys au milieu de cette armée florale qui battait la mesure de notre marche cadencée. Tout cela avait un goût d'éternité, la magie de son élan symphonique fit disparaître toutes mes douleurs vivaces. Au claquement de cymbales, je plantai ma canne, et enfin libérée, et je respirais, moi aussi, cette odeur de fleurs sauvages me qui donnait des ailes, il me semblait flotter au-dessus du sol.

Je suis le plus immobile possible. Pourtant il y a le frisson du soir. C'est quand même imperceptible si je raidis un peu les épaules et je veux justement percevoir à ce moment plus que je n'ai jamais perçu. Une idée de grand soir me vient bien des années avant d'en entendre parler. Parce que les fleurs orange sont dressées. Parce que les nuages font comme une bannière rouge par-dessus la voie ferrée. Parce que je pressens les révocations de vingt bien avant de les connaître. Alors, une fenêtre claque et l'on entend Petula Clark chanter. Le frisson est sorti de moi. Je m'aperçois que les feuilles hautes des lauriers bougent. Mes cheveux doivent bien le faire aussi puisque mon front est frotté, qu'il ne peut plus que se plisser. Au loin, la corne d'un train résonne. Déjà le rouge du couchant s'est amorti au-delà de la voie ferrée. Déjà en haut des hampes de cannas, il n'y a plus que des fleurs aux pétales fragiles.

Et la face B...

Immobile. Frisson du soir perceptible aux épaules. Déjà perçu ? Idée de grand soir, pas entendu parler. Fleurs orange dressées. Voie ferrée, bannière rouge des nuages. Les révocations de vingt... Une fenêtre claque, Petula chante. Le frisson sort de moi. Tiens, des lauriers aussi... Mes cheveux frottent les plis du front. Au loin, corne de train. Rouge au couchant et rail. Hampes de cannas, pétales fragiles.

C'est un ballet silencieux où retentit le bruit de la chaise qui chute et son corps soudain dressé ton regard surprend son regard trop noir et les narines dilatées dans ce visage devenu gueule que tu crois aimer encore ton regard circule va de la gueule au rose tendre des joues de l'enfant et ces hurlements qui ouvrent un grand silence de pierre tombale où vont s'engloutir le soleil le chant des oiseaux le vol d'une mouche et la fuite du chat les regards de rage et de terreur brûlent et se croisent le ballet a commencé le rose tendre des joues de l'enfant s'assombrit les mains se lèvent, toutes, celle au bout du bras qui va au ciel et pour tout dire en enfer et tes mains à toi projetées en avant avec tout ton corps en parade tes yeux effarés qui voudraient le clouer là l'enfant lève aussi les bras pour protéger son rose tendre et ses yeux noircissent eux aussi alors le ballet des bras : l'un dressé comme une tour les tiens étirés en barrière ceux de l'enfant arrondis en parapluie. Trop tard. La première gifle tombe.

Empilements des humeurs contraires, les colorées qui chatoient et celles sombres qu'il faut ordonner et tordre, allumer quand elles s'éteignent, embrumer si elles prennent le pas. La pile verse, on recommence, dessous les choses lourdes, les choses apprises, puis en dégradé la pile s'élève, dessus le fin voile, fragile, emporté avec soi comme un fétiche, touché et puis remisé, trop léger pour le jour, trop sombre pour la nuit. La liste s'allonge de ce qui s'oublie, les alvéoles s'alourdissent d'inutile, comment mesurer l'air, les jours et les couleurs, combinaison de risques, arguments de reprises, la pile encore par habitude des mains qui détachent et composent avec un nombre pair ou impair, une illustration ancienne en appui, les mains entonnent le dialogue des pliures, régulier et monotone, sans émotion autre que la dilution du temps dans le geste, une seconde et déjà la suivante. Ce qui fait relief tempère un creux ici ou là, les mains actives au nivellement, à l'ordonnance des suites, aux refus des distinctions, à l'oubli volontaire des textures, les lignes sont fortuites, les perspectives s'inversent, une aiguille de fil noir coud un jour à la nuit, un goût de café dans l'air comme une épice qui fait racler la gorge.

— Regarde celle-là.

Ils pêchaient tous les deux des grenouilles, pourquoi, parce que c'était drôle, ils les remettaient à l'eau à la fin de la partie de pêche. Ce jour-là ils ont avancé vers l'entrepôt, plus ils avançaient, plus il y avait de mouches et plus il y avait de grenouilles. Il espérait en prendre une de plus, trop gourmand, sûrement, il est tombé les deux pieds à un mètre du bord. Surpris de ne pas être dans une eau verte, il était debout, planté comme un piquet, impossible de bouger ses jambes, il s'enfonçait doucement, tranquillement. Ce jour-là, un vilain courant d'air glacial est venu se glisser entre ses muscles et ses os.

Sous la voûte portée par les hauts murs de pierres et de vitraux, symboles d'un temps dont on sait à peine la réalité, un parterre empli de pieds qui raclent le sol, de chaises sur lesquelles se contorsionner pour trouver la position qui convient le mieux aux dos fatigués des présents ce soir-là. L'opulence des immenses lustres surplombe le chœur, éclatant la lumière en faisceaux criblant les visages assemblés et serrés au-dessus des vêtements noirs qui estompent les formes. Une centaine de choristes, masse noire sur les marches, déroband la vue de l'autel. À leurs pieds les musiciens, violonistes, violoncelliste, organiste, flûtistes qui viennent d'achever d'accorder leurs instruments. Les partitions s'éploient. La langue contenue sur les portées est sur le point de prendre vie par les voix des corps qui se redressent, focalisent leurs regards sur le chef d'orchestre — dont un pilier me cache la vue. Les archets sont tendus, les flûtes arrimées aux lèvres, les pieds des spectateurs se sont immobilisés, les chaises d'un autre temps ne grincent plus, le silence se tient en apnée. Le souffle est en suspens. Une véritable déflagration surgit soudain des voix et des instruments, en un parfait mouvement, une harmonie céleste, répondant au signal de la baguette du chef d'orchestre, et déchirant les chairs et les pierres en esquilles de lumière. On s'attendrait presque à voir se briser au sol les lustres.

Les choses vibrent à ces heures de chaleur. Le double des objets, embrunis, nets et étirés sont des havres fourmillants. Les chaises en plastiques verts sont disposés par quatre autour des tables à café faussement marbrée aux contours verts. Les parties en plastique vert extrudées s'harmonisent autour d'un dossier évasé et d'un plat du dos iridescent. Des pétales ou des chaises. Pistil ou carafe d'eau. Étamines ou tasses à expresso.

L'éternel ensoleillement érode l'ombre et le répit des vulnérables selon une géométrie prédictible, éreintante, défectible, impertubable. Sous une ombrelle, les tignasses attendent, les casquettes hèlent, les visières révèlent l'apathie. Par-dessus les verres Collins, la transpiration croît, pousse et persévère. L'action arrive trop tard dans la chaleur. La vie de l'âme perd toute nuance et toute force dans la chaleur. Mon attention se flétrit autour d'une chose, d'un morceau, d'un point tandis que mon esprit danse et divague comme les volutes d'air brulant. Au coin de la rue, les passages-piétons tracent deux pointillés perpendiculaires. Le suspense d'un jeu où je devine si, parfois souhaite que, tel ou tel passant prenne une table. La "destin" d'un collectif: "*tous sont pris ensemble*", "*pris dans cet "ensemble"*"¹. Telle femme ou homme est entraperçu dans un mouvement nerveux ou esseulé et économe ou dramatique. Des longues

¹ Roger Munier, extrait d'un des *Opus Incertum*.

jambes, des démarches élancées, des postures droites, des regards couverts de lunettes. Des démarches poussives partant des épaules, des arrêts brusques, des retournements frustrés, des tempes, des aisselles, des poitrines suintant l'effort nécessaire pour pousser, porter, tirer, rameuter. Le côté ensoleillé de la rue est calme et le côté ombragé de la rue s'occupe, se couvrent. Cheminer dans le silence et la chaleur d'une ligne droite. Danser entre le mobilier et les corps. Flétrir sous l'interrogation combiné du ciel et du sol de mon activité.

A partir de la remémoration d'un moment se constitue une durée; pensé à tort comme unique, l'écriture l'a rend reconnaissable, communicable.

J'ai vécu des moments incendiaires la déflagration d'un volcan intime sans nom qui ronge les os consume les gestes lave les corps dans un feu doux et brutal la chaleur s'infiltré creuse s'accroche brûle le centre de la poitrine plus de repères plus d'horloge — une révolte contre le temps contre l'idée même de durer — la chair éclate le souffle se brise la pensée se tord serpente vacille plus rien n'a de forme stable ; une syntaxe du feu une langue de nerfs et de spasmes chaque mot est déjà cendre chaque geste flamme les corps se frottent à l'absence se heurtent dans l'intensité jusqu'à n'être plus que vibration ; le monde réduit à un battement un grondement sous la peau le reste s'efface ; il ne reste que ça : cette brûlure précise aiguë vivante le silence après ne calme pas il crépite encore il s'accroche au souffle reste en travers de la gorge et moi là à l'intérieur du choc encore vibrante traversée sans armure à vif mais debout tenant l'éclat entre mes côtes

Parfois ça pique souvent ça brûle

Une transpiration. Une seule goutte mais. Lente dessine. Rides verticales au visage. Sillons de sel aux tempes se détournent des lèvres et pourtant y laissent leurs cristaux. C'est que la peau est océan. C'est que la peau est nuage. C'est que la peau est cycle. Un mouvement, de va de vient. Et la transpiration va. Le cou, l'épaule, le dos. Les vêtements collent comme la mémoire du soleil tenu là, au-dessus, ce jour-là. La mémoire de la peur tenue là, au-dessus, ce jour-là. La même transpiration et son poids, identique. Creuse la colonne, creuse l'ombre, réouvre la plaie, identique peau, identique ville, blessées. Alors enfin, que vouloir de plus que de reconnaître cette goutte, celle qui dans cet instant fige la ville.

Le précédent candidat avait appelé mon nom en quittant la salle, c'était mon tour d'avancer vers le bureau ravalant ma salive qui circulait dans un sens que je ne lui connaissais pas, essuyant au passage mes mains contre mon pantalon, le corps traversé par des courants froids et chauds. Les fenêtres se reflétaient sur le sol fractionnant la pièce en rectangles inégaux, les trois crânes des notateurs étaient dans la pénombre, encore absorbés par le cas précédent. Soupirs, bribes de mots que l'esprit alarmé ne pouvait s'empêcher de reconstruire en phrase, archéologue inconscient des morceaux laissés dans l'air. Je veillais cependant à garder une certaine distance pour ne pas troubler le conciliabule. Dans le rectangle lumineux du linoleum des nids de gribouillis, de langages circulaires, traces de tous les passages de baskets de talons de pieds de table et de chaises remuées. Je n'avais pas entendu leur rappel. Ils s'impatientaient me tendant les deux enveloppes. En balance devant les deux enveloppes. Celle de gauche ou celle de droite d'où dépendait la suite de mon existence ou de mon année tout au moins, consciente des cratères de mes connaissances, sans doute une impasse à portée de main, qu'importe, se raviser, être plus maligne que le hasard et prendre celle qu'on n'aurait pas prise. Plein ciel au dixième étage, chaleur des verrières qui ne s'ouvraient jamais. La rumeur colportait que des corps tombaient.

Profiter de sa faim, de son avidité, peut-être de sa faiblesse pour s'approcher doucement. Se pencher, se baisser, se caler sur le sol, déplier bras et mains et plier les genoux qui craquent évidemment et maudire les craquements qui pourraient l'alerter, la faire fuir, l'effacer. Mais s'approcher quand même pour voir mieux, malgré le risque, grand, de détruire toute la scène, de l'obliger à fuir, la perturber, peut-être même la mettre en danger juste pour une image, un souvenir et l'envie de partager l'émotion, prendre le risque de détruire l'équilibre fragile entre la fatigue du vol et l'énergie gagnée à butiner la fleur. Vanité d'une photo. Quelque chose de très lourd suspendu à un fil, un petit fil très fin. Le déclin de l'espèce, son rôle dans la chaîne des vies et des survies. Juste à cause de ce qu'on sait, du travail de la tête qui va charger la barque, qui va faire oublier la musique des oiseaux, la chaleur sur la peau et l'odeur des violettes amenée par le vent, le diaphane de ses ailes, la finesse de ses pattes et son noir sur le jaune. Le très lourd suspendu de l'avenir d'une espèce qui va rendre tragique le repas si tranquille de l'abeille qui profite de l'aubaine du pissenlit fleuri, d'une table de belles fleurs aussi jaunes que dodues.

Codicille : moins de 230 mots, un bloc, donc dans la moyenne pour la forme. Pour le fond, pas sûre, mais suis partie sur le contraste entre ce qu'on voit et ce que notre cerveau en fait, ce qu'il construit à partir de ce qu'on voit et tout ce qu'il projette ensuite sur cette image avec ce qu'il sait, ce qu'il imagine, les émotions, les sentiments, les souvenirs, les lectures... Je ne sais pas trop si c'était ça la proposition, mais ça ne me semble pas trop éloigné de la façon dont fonctionne la peur dans beaucoup de cas (monstres sous le lit, ...)

Nous avions simulé les gestes de combat avec le bâton, pointé devant, pointé derrière, passé autour de la taille, au-dessus de la tête, dans le dos, jeux de mains tournées, croisées, vitesse, virtuosité. Je marchais dans la ville, le corps délié, mon bâton en position de repos, pointé vers le ciel et la terre, à demi caché par mon bras. J'avais dans ce corps la vigueur du voyageur, le souvenir de combats martiaux, la capacité à me défendre et la présence de Sung-Wukong. Sung-Wukong roi des singes, premier disciple du moine Tang Sanzang qu'il accompagne et protège lors du Grand Voyage, où ils rapportent les écritures du Bouddha d'Inde jusqu'en Chine. Sun Wukong marche sur les nuages. Sun Wukong est fort, rapide, espiègle, joyeux. J'étais Sun Wukong. La vitalité circulait dans mes veines comme je circulais, invincible et calme, dans la ville. Sur un banc une femme au squelette tassé demandait à sa voisine : c'est quelle heure là ? Et l'autre : trois heures et demi. La femme au squelette tassé demandait à sa voisine : c'est quelle heure là ? Et l'autre : trois heures et demi. La femme au squelette cassé demandait à sa voisine : c'est quelle heure là ? Et l'autre, taiseuse, se tassant, me regarde passer. Et moi je regarde les cumulus, cherchant Sun Wukong, mais le temps de ma distraction, il a filé.

C'est dans la gorge le début la glotte se coince non c'est plus bas dans le sternum non c'est encore plus bas dans le ventre c'est là que ça réagit au son à la voix au ton qui monte aux aigus plus forts vrillent ça réagit au regard qui glace qui effraye ça tremble dedans ça remonte le long de la colonne frissons et ça prend tout l'espace entre les omoplates étalé entre les épaules les gouttes de sueur les aisselles moites le souffle plus court le souffle coupé la boule grossit dans la gorge bloque le rouge les joues devenues rouges la bouche se fige fermée serrée rictus incontrôlable ça tient encore les yeux affronter soutenir le regard l'eau monte de l'intérieur résister retenir ne pas fermer les yeux regarder en haut espérer qu'elles retournent à l'intérieur redouter leur chute traces sur les joues.

Et la face B...

Prémises indiscernables aucun préavis quelque chose est capté quelque chose fait écho une parole un geste va toucher là juste à l'endroit sensible moment d'attention relâchée impossible de prévoir changement de paysage interne tous les capteurs en alerte un voile sombre dedans déplié sur l'insouciance s'étale modifie la respiration c'est dans la gorge le début la glotte se coince non c'est plus bas dans le sternum non c'est encore plus bas dans le ventre les entrailles fouillées nouées c'est là que ça réagit au son à la voix variation du ton qui monte aux aigus plus forts vrillent ou s'adoucit faussement donne l'alarme ça réagit au regard qui s'est chargé de glace opaque

illisible qui effraye ça tremble dedans ça remonte le long de la colonne frissons et ça prend tout l'espace entre les omoplates étalé entre les épaules les gouttes de sueur les aisselles moites le souffle plus court le souffle coupé la boule grossit dans la gorge s'étale empêche les mots fige les pensées le rouge envahit les joues la bouche se fige fermée serrée rictus incontrôlable tremblement des lèvres ça tient encore les yeux affronter soutenir le regard l'eau monte de l'intérieur résister retenir ne pas fermer les yeux regarder en haut espérer qu'elles retournent à l'intérieur redouter leur chute traces sur les joues.

Le voile sombre de la nuit du ciel s'en va peu à peu et laisse le jour se lever en ce printemps. Avec délicatesse la lumière pénètre la chambre, et me réveille doucement.

La sonnerie de la pendule a retenti, il est six heures et temps de sortir du lit douillet. D'un bond me lève et parfois réveille le chat. Debout, refais le lit, dispose oreillers, couettes, dessus de lit. Parfois, le chat a décidé de rester dessus. Avec délicatesse, le prends, le déplace et le laisse continuer sa nuit.

Direction la cuisine, et là, remplis la bouilloire et attends que l'eau soit chaude, tout en remplissant un grand verre d'eau froide à mi-hauteur. Puis le complète et bois avec bonheur cette eau tiède qui réveille ce corps en douceur. Dans un petit ramequin quelques noix recouverte d'eau bouillante reprennent vie. Le temps d'une douche bien froide elles se réhydratent, le thé quant à lui infuse. C'est toujours le même, un Lapsang souchong Dammann frères, celui de ma grand-mère partie il y aura cinquante ans en avril.

Eau, douche froide, thé fumé, quelques noix ou autres amandes, deux tranches de pain d'épeautre grillé ou galettes de sarrazin maison, un morceau de beaufort ou de comté, un œuf à la coque parfois, et me voici prête à démarrer une longue et belle journée.

Une crème sur le visage, du maquillage à peine, un peu de rouge à lèvres, un pschitt d'eau de toilette, deux au choix, les mêmes depuis plus de 45 ans ; robe ou jupe et petits talons, sac à dos, sac à main et me voici parée pour la journée. Un kilomètre de marche, au Relay de

la gare, une fois sur deux, je sors ma tasse et commande un café. Assise dans la rame, lecture, parfois écriture en buvant ce premier café ! Le temps, les gens n'existent pas sauf si une retrouvaille. Ma journée continue.

La vie est faite de plaisirs simples à savourer au jour le jour.

C'est le seul moment où je me sens vraiment bien. Ici le mot bien est ainsi défini : sans peur/ sans colère/sans angoisse/ sans tristesse. Au point, parfois, de caresser du bout des narines le nirvana. Ici le mot nirvana est ainsi défini : sans pensée/ sans émotion/ dans un état d'être indicible. Cela se passe à un moment très ordinaire de ma vie. Cela se produit quand je respire. Ni plus ni moins, mais d'une certaine manière. Je suis assise ou allongée. J'inspire par le nez à pleins poumons. Sentir la cage thoracique se soulever, les côtes s'écarter, le ventre gonfler. J'expire par la bouche, sans forcer, en soupirant presque, en ne retenant aucune particule de l'air absorbé. Trente fois de suite accompagner le corps dans cette danse respiratoire. A la dernière expiration, se laisser glisser dans un mystère apnéique. Je ne respire plus, je suis en vie. Mon cœur n'est plus nourri, il continue de battre. Je ne ressens rien qui, une fois de retour de ce voyage, puisse être exprimé avec clarté. Ce n'est ni la nuit ni le jour. Trente secondes plus tard, ou une minute, ou trois parfois, je suis comme le plongeur tenté de rester dans les profondeurs océanes. Un instinct de retour à la drôle de vie là-haut, bancale, avec ses souffrances et ses errances, me rattrape.

Une puissante inspiration m'envahit. Être à nouveau gorgé, gavé d'air. Imaginer l'énergie de ce souffle s'immiscer jusqu'au plus petit noyau de la plus petite cellule du corps. Tout vibre différemment. Retenir, poumons pleins, cette vitale inspiration pendant quinze secondes. Souffler. Ouvrir les yeux. Tout est là. Le lieu où je me suis posée, rien n'a changé et tout s'est

pourtant modifié. C'est un moment où je me sens mieux. Après ? La vie reprend son cours, avec ses aspirations et ses essoufflements, jusqu'à la prochaine nécessité. De respirer. Autrement.

Un avion de chasse traverse le ciel, son bruit s'éloigne, n'occulte pas celui du moteur de la voiture jaune du facteur. Les pneus crissent, il n'a pas d'autre alternative que de faire demi-tour. Il est 13 h, l'heure habituelle de dépose du courrier, le journal, quelques publicités rarement des enveloppes. Les factures sont maintenant distribuées dans les boîtes mail. Alors le moment où on ouvre la boîte aux lettres et où sur une enveloppe on reconnaît une écriture manuscrite est un moment de surprise, de questionnements. Prendre l'enveloppe dans un état de sidération, le temps se fige, se raccourcit en une minute. Pourquoi ? Sans nouvelles depuis des années, pas un mot, pas même une carte de bonne année, pas un coup de fil, alors pourquoi ? La réponse est à l'intérieur de cette enveloppe très ordinaire, si ce n'est un timbre d'une série particulière sur les châteaux de la Loire. Un signe, est-ce un signe ce timbre, un rappel d'un souvenir commun ? Pas de nom d'expéditeur au verso bien sûr. Les devinettes ont toujours été son jeu favori. L'écriture est bien la sienne légèrement inclinée sur la droite et toujours à l'encre bleu lavande. Impossible à oublier. Se ressaisir. Surtout ne pas laisser les souvenirs et les questions envahir le silence apprivoisé de tant d'années d'absence. Un départ imprévisible, sans explications. En être là simplement au moment présent, juste avant d'ouvrir l'enveloppe.

Ce moment de l'attente pour ouvrir l'enveloppe, ce choc émotionnel, les pensées qui fusent, pas de geste particulier si ce n'est celui de prendre l'enveloppe dans les mains. Le reste n'est

que cérébral. Enfin c'est ce que j'ai voulu révéler dans cet espace du moment d'avant.

Je me lève sans penser à rien et entre sur le plateau. Surtout ne pas penser, faire confiance, laisser venir. Laisser le bouillonnement de la vie prendre forme, n'importe quelle forme. Ouvrir les vannes. Mettre le surmoi sous cloche. Célébrer le ça? Personne n'a dit ça (mais ça revient au même). Mon ça en scène pour une fois fait des manières. Ça fait son timide. On aura tout vu. Ça ne sait plus ce que ça veut. Ça voudrait se cacher derrière son surmoi, on aura tout vu. Ça pourrait, pour une fois, en faire des caisses, mais non : ça se débine. Silence empathique du public. Moi, je lui fais face, au public, désespérément civilisée. Ça se terre, ça a horreur des injonctions, ça fait son snob, et je m'exprimerai si je veux, et pour qui me prend-on, et je ne suis pas un animal de cirque... et moi je fais un bide.

L'horizon vacille pourtant le lac est d'huile, pas un seul friselis. D'ailleurs nous sommes déjà à quai, même si tu t'obstines à tourner le dos; de toute façon, tu n'aurais pas besoin de chercher du regard: puisqu'il est prévu qu'il soit au débarcadère, il y sera... / Que veux-tu de plus ? / Passé la joyeuse période des remémorations de ces doux moments que vous partagez de temps en temps en toute innocence et sans pouvoir ni chercher à sonder les émotions de l'un de l'autre, vient ce moment étrange, inqualifiable et troublant. L'incertitude qui bat aux tempes, sans savoir si ton esprit est affabulé ou aiguillé. Tu aurais eu tout le trajet pour faire défiler tes pensées, peser le pour le contre, tenter d'évaluer les conséquences et décider en pleine conscience, mais tu n'en avais pas besoin, tu sais bien que chaque retrouvaille, sitôt que vous êtes en présence, gomme toute ambiguïté. Et pourtant, là, ce doute qui prend possession de toi / agripper le bastingage n'atténuera pas ce malaise / comment le contourner, le balayer? tous ces détails qui resurgissent à la fois plaisants et inquiétants, ce mélange de berce-illusions et d'hypothétiques conséquences désastreuses: évoquer ou invoquer vos sagesses; t'extraire de cette mélasse à perdre pied, perdre tête, à tort ou à raison. Décider, élaborer un plan, une stratégie pour rester libre arbitre du voulons-nous, pouvons-nous vraiment ? Trop tard pour analyser la saugrenuité de cette cavalcade d'idées— Briser cet enserre-instant—S'extraire— Se désintentionnaliser pour laisser le champ libre à l'advienne que pourra ou voudra.

Que veux-tu de plus ? La vibration lumineuse défait la lumière artificielle de la pièce. Tu viens de t'arrêter, happé par ce bleu qui vient casser l'espace. Tu n'entends plus les chuchotements derrière toi ni le bruit du parquet qui grince. Ton regard est tout entier dans la forme et la couleur. Ça respire en face et ça respire en toi. Tu sens ta cage s'expandre et puis se détendre avec un calme, une fluidité nouvelle. Tes pieds sont ancrés dans le sol, tu sens ton poids se faire plus léger. Un déplacement d'air. Une visiteuse vient de laisser voleter une délicieuse fragrance de parfum. Tu respires et là, tu vois que le bleu s'anime, qu'il n'est pas fait que d'à plats ou de couches rigides mais qu'il est traversé par des petites touches de blanc qui le font vibrionner. Cette toile est vivante ! Tu le sens, et tu laisses monter la joie même si l'endroit est peu propice à un épanchement du cœur. Tu fermes les yeux.

Et la face B...

Que veux-tu de plus ? La vibration lumineuse éclipse la lumière artificielle de la pièce. Le bleu qui vient casser l'espace t'arrête brusquement. Tu n'entends plus les chuchotements derrière toi ni le bruit du parquet qui grince. Bref instant de souffle coupé. Ton regard est tout entier dans la forme et la couleur. Tes pieds s'enracinent, ton poids se fait plus léger. Ta cage thoracique se soulève et puis se détend avec un calme, une fluidité nouvelle. Plus le regard entre dans le bleu plus ton corps se déploie lentement, comme ces feuilles de thé immergées dans l'eau. A présent, seule ta peau

fait barrage entre toi et la couleur. Un déplacement d'air. Une femme vient de laisser voleter une délicieuse fragrance de parfum. Tu tournes à peine la tête mais tu reviens au bleu. Tu respires, et là, tu vois qu'il s'anime, qu'il n'est pas fait que d'à plats ou de couches rigides mais qu'il est traversé par des petites touches de blanc qui le font vibrer. Cette toile est vivante ! Brève explosion de bulles de champagne jusque dans les pieds ! Tu fermes les yeux. Le corps vacille légèrement. Vertige. Tu rouvres les yeux. A présent, ton souffle accompagne le mouvement, ton souffle *devient* le mouvement. Pour un peu tu serais devenu oiseau qui joue dans le ciel. Bref instant d'appréhension. *Et si je ne revenais pas ?* Aspiré par le tourbillon en face de toi, ton corps désire se fondre et danser, danser, dans cet univers spacieux et faussement chaotique. Lent expir. Tu souris et tu fais un premier pas en avant.

... Ce bonheur n'est pas le mien. Je rencontre les mots en l'air. Un avion souligne le silence. La compagnie aérienne des mots. Les mots viennent en silence. Un avion me surprend. Un avion me suspend. Un avion me cueille. La perception tombe du ciel. Un avion me vient aux oreilles. Je passe en ralenti : un avion me vient à l'oreille passant dans l'autre. Avion vole. Avion passe. Un avion me passe au-dessus de la tête. Un avion me passe entre les deux oreilles. Un avion me passe par la tête. La perception m'advenant. Les mots viennent sans y croire. Le ralentissement est considérable tombant du ciel. Le son tombe. S'abaisse d'un ton. Microtonalement poursuit sa descente. Expiration. Évanouissement. La laisse sonore d'un avion me tombant dessus cependant. Sa sustentation, ma suspension. Sa portance, ma position. Ma station. Il y a une entente entre un avion et moi. J'ai cessé de fuir, l'air, de me frotter les oreilles. Gagné par un avion. Un avion emporte le bruit que je faisais fuyant à mes oreilles et l'efface. Gomme. Tout frottement contre moi évaporé. Je ne suis pas moins en l'air qu'un avion. Tout mouvement déposé, résorbé. L'effet qu'un avion en vol opère en moi. Je laisse un avion opérer. Les mots y viennent sans y croire. Les mots ne croient pas ce qu'ils disent, qu'ils enregistrent. M'en tombent...

Venues en parallèle aux phrases qui précèdent, d'autres : ... Pas de description, que des phrases agentes ; animations... Prendre en considération dans le temps de lecture, et bien qu'elles fassent visuellement bloc, les blancs entre les phrases. Un point est un blanc. Un point de suspension ; d'évanouissement. Le blanc est prépondérant. Le blanc est le milieu des phrases... Je n'arrive pas à faire advenir cette minute. Je ne parviens pas à

faire que cela arrive, que cette minute advienne, qu'elle soit arrivée. Je me demande si c'est arrivé — c'est parce que cette minute est un avion qui n'arrive pas : il s'évanouit avant. Il s'évanouit plutôt... S'il ne s'agit que d'une minute, non d'un texte, aucune raison que les phrases qui en constituent le moment, ou qui le constituent moment, le convertissent en temps de lecture, ne se bouclent : ni début, ni fin. Un moment naît par le milieu. Un moment = un impact et son onde de propagation... Un moment vient dans le désordre : dans le désordre des mots. Les mots génèrent cette effervescence au cœur même du repos ; du dépôt ; du temps de pause. La pause est la suspension momentanée d'une action. Le temps de pose est le temps d'exposition. Il y a de la photogénie dans une phrase, ou de la photosynthèse. Le temps d'exposition se mesure en phrases... J'imagine un commentateur de match de foot, commenter une action ; commenter n'est (en) rien raconter ; sur le moment... Fiction d'un direct... Série d'énoncés sans suite ; sans suite dans les idées. Je ne raconte rien. Les phrases/énoncés sont de simples sas ; transitions. Il n'y a aucun naturel à rendre ; cela n'a rien de naturel ; cela est phénoménal, pas naturel... Ces phrases sont à lire à l'unité ; comme un avion s'entend ou vole : un à la fois...

Et la face B

« ... Cela fait deux, un avion et moi. Rien à voir un avion et moi. Il n'y a rien entre un avion et moi. L'atmosphère juste, terre et ciel — qu'est-ce qui m'arrive ? Ce bonheur n'est pas à moi. Sensation comme souvenir d'une aiguille évanouis. Il y a cependant un fil. J'en rencontre les mots en l'air : c'est toujours déjà commencé. Toujours pris en cours, de court me concernant. Sans qu'un avion me fasse censément rien au-dessus de ma tête, je ne sais pas ce que ça me fait. La perception m'advenant. Je ne sais plus respirer : sous avion. Ce n'est pas que le vol d'un avion me coupe le souffle, cela tient à un fil. Entre un avion et moi : rien : un fil. Sans savoir s'il vient de lui ou de moi, s'il tire son origine ou sa substance de son émission ou de mon audition. Car ce fil est sonore. L'audition traversante.

Un fil perce un tympan comme une ampoule, la pointe d'un sein. Bilatérien dans l'aérien. Sonore... Le fil va de l'un à l'autre, d'une oreille à l'autre, et vient. Passe à travers à se tendre entre. Se tordre. Ce qui tout ralentit. Électrise : hérise : horripile. Câble de frein. Le cœur y affleurant. Les mots me viennent, pas pour le dire ou l'ébruiter, c'est pour l'étouffer contre moi. Amant d'un avion. Un seul. À la fois... »

Les choses sont à leur place, eux et moi, le bleu du ciel, le scintillement de l'étang, le réconfort d'un moment déjà vécu. Lui un peu trop grand, la voûte légère du dos. Elle, la bouche fermée sur les douleurs d'enfance, nous parlons à peine, ce n'est pas nécessaire. Maintenant marcher avec eux dans la ville, leurs voix qui disent je ne sais pas — ici ça veut dire je ne peux pas. Marcher sereinement, pas tout à fait au hasard, dans la ville devenue familière, la ville calme, la circulation lointaine, la brique et le verre. Sentir que le soleil de mars est trop chaud, sa chaleur nette perce la manche gauche de mon pull. Le soleil encore à travers les branches du magnolia, le blanc laiteux de ses fleurs, ses fleurs lourdes comme des fruits mûrs, leur parfum profond, crémeux. Leur parfum est une faille — l'incrédulité des premières retrouvailles. Les choses sont à leur place, un blanc trop blanc, une chaleur calme, épaisse, la peau d'un rêve, ce n'est pas rien de revenir. Et je n'ai plus de questions. Un léger tremblement que je cache en marchant, une présence. On est absorbés, dans quelles pensées ? Le flou d'un souvenir ancien qu'on aurait oublié de vivre. Compter les années, je pense que les fleurs savent qu'elles vont tomber. Respirer, retenir un peu l'air, un parfum de tige cassée, de poussière végétale. Fixer un pétale collé au sol, se demander depuis combien de temps il est là, sentir une présence trop forte de soi-même.

L'ombre d'un nuage glisse sur le vert profond du lac. Malgré les brusques changements de direction du vol rapide d'une libellule, rien ne frémit. Il me suffirait de jeter une des pierres à portée de main pour troubler la surface lisse. Je détache mon dos du grain froid du rocher pour ne plus m'appuyer à rien. Je voudrais me glisser entre les eaux glacées et nager sans provoquer aucun remous. J'inspire l'air vaste de la montagne, l'immensité emplit toute ma cage thoracique. Soudain je tressaille, suspends mon souffle. Troublée, j'observe. Des ondes se forment à la surface de l'eau. Plusieurs points d'impact et la retombée de gouttes ont fait naître des anneaux de vagues concentriques. Ils se propagent, s'étendent, se rencontrent et se heurtent les uns aux autres. De courtes vagues cognent la berge et refluent en lignes, finissant de brouiller mes efforts d'analyse physique du phénomène. La libellule continue ses allers et venues au ras de l'agitation de l'eau. La pierre que j'aurais pu prendre en main et d'un jet, lancer. La surface du lac percée d'un trou net, centre d'une infinité de cercles parfaits.

Dans une coulée, la minute oscille entre rester ou fuir, alors elle prend son temps. L'impatience égrène les secondes rivée sur le ciel où les nuages du blanc au gris ardoise se bousculent laissant entrevoir de temps à autre une bande laiteuse légèrement bleutée. J'aimerais être une girafe pour hisser mon long cou jusqu'aux cieux et toucher de mes longs cils le firmament espéré. Sur un petit pont forgé par Eiffel qui enjambe un paisible cours d'eau, j'attends impatiente l'éclipse du siècle. La lune elle, continue de grignoter le soleil dans une revanche millénaire. Enfin le bleu profond de la nuit — comme sorti d'un tableau de Magritte — fige les yeux, retient les souffles. Les toits des maisonnettes brillent, le vert des volets éclate, les marches des seuils fondent. Les canards vont se coucher regroupant leurs nouveau-nés ébouriffés sous leurs ailes froissées. Bouche ouverte, cou cassé, je fais face au spectacle inouï, je bois l'étreinte des deux astres, je me remplis de cette beauté étrange, unique. Le temps vient de basculer dans le vide lesté de la boule de feu noire. La Terre est entrée en apnée. Seuls les pleurs des saules se balancent sous le vent léger.

Je suis là quelque part — Je marche péniblement — avec effort — je pèse une tonne — Nuit ou jour je ne vois rien de l'endroit où je marche — Assis ou allongé je ne verrais pas mieux — Je ne regarde pas dehors — Que regarderais je ? — Il y a à l'intérieur beaucoup plus préoccupant — qui mobilise toutes mes forces — Quelque chose qui empêche — qui écrase — qui retient — qui à tout élan de vie dit NON avec la puissance d'une machine — Je ne sais pas exactement où c'est parce que partout dedans — la tête — la gorge — le cœur — le ventre — Ni d'où ça vient — Passent les heures — les jours — sans que se manifeste — sans que je perçoive en moi le moindre confort d'où pourrait naître l'impulsion qui tendrait à souhaiter croître — Tout autour les vagues grondent — roulent — épaisses et lourdes jusqu'à moi — Je sens sous leur surface l'immense respiration — le colossal soulèvement — l'énorme masse — le gouffre infini — Comment pourrais-je jamais franchir cela — Et puis d'un coup le poids a disparu — Le courage revient. À l'effort succède l'envie dès que — sans que je sache comment — j'attrape un petit bout d'éternité.

La neige tombe, tout frais, tout doux, qui enveloppe le paysage de son manteau immaculé. Les collines autour de la ville sont blanches, enneigées. L'air est vif, c'est l'hiver, c'est souvenir, c'est autrefois. Tu as attendu la couche blanche avec impatience comme chaque hiver. Tu montes, tu montes toujours plus haut, tu arrives à la cime, immensité, liberté, les maisons sont loin, tout en bas, tout en blanc, l'air est vif, le ciel est devenu limpide, les pentes étincellent au soleil, tu es habillé, emmitouflé, ganté, équipé, tu respires, te concentres, te décides, tu prends de l'élan. Le vent est ton ami, tu ne sens plus le froid, tu ne sens plus tes pieds coincés dans les lattes fartées, tu glisses, tu fonces, tu t'envoles, la vitesse glace tes joues, fait pleurer tes yeux, les bâtons piquent la piste, ta tête pointe, tire, guide, le bonnet bien enfoncé, tu ne regardes plus, tu sens, tu sens la trajectoire, tu sens l'air, tu touches l'espace —- vertige, mirage, tu flottes, tu voles au-dessus des sapins, tu planes, tu es léger, tu as des ailes, tu es un oiseau, tu n'es plus qu'esprit, ton corps ne pèse plus, en pilotage automatique —- vertige, mirage, souvenir, reviens à terre, la neige est là, mais tu n'y es plus, tu ne voles plus, tes pieds sont lourds, ta tête est ailleurs, ton temps est passé....

À mon approche, la porte automatique s'ouvre devant moi, une bande opaque à hauteur des yeux signale qu'il y a là une porte vitrée à franchir. Une paroi en verre glisse sur ma droite comme un portail sur sa gouttière. Je ne suis encore qu'au rez-de-chaussée. Par habitude peut-être, frotter mes semelles sur le paillason archi usé, râpé de tous les passages journaliers parce que le service est fermé la nuit. Répondre à l'invitation de la porte en avançant un pied puis l'autre, me repérer parmi les niveaux, c'est au dernier, je n'irai pas plus haut. Devant les portes closes des ascenseurs, j'hésite. Il ne se passe rien sinon la distinction vague et lointaine d'un mouvement. Je commande à mon bras de se lever, à ma main droite d'appuyer sur le bouton d'appel qui se met soudain à clignoter rouge dans un bruit de câble qui se tend. Attendre que la cabine arrive jusqu'à moi et me demander, je crois, qu'est-ce que tu fais là.

Ce qui vient de se dire n'est déjà plus qu'un tas d'objets hétéroclites : passoire, fourchette, spatule, éponge, couteau, frigo. Je les vois là étrange qui penchent sans pourtant s'effondrer. Il en émane une douceur putride d'objet éculé dont on ne peut plus rien tirer. Moments objets devenus rebus. Lui est là. Je ne sais pas s'ils les voient. Il ne dit rien sinon les mots détritiques de surface. Il alourdit l'espace. Le silence est aqueux presque visqueux. Il s'étire, s'écoule, avance sur le sol jusqu'au mur qu'il grimpe avant de recouvrir le plafond dont il dégringole en goutte huileuse. Les particules de lumières entrent jaunissent et se fanent. Les sons du dehors s'effondrent dès qu'ils se risquent à entrer. La peau recule, tente de disparaître. Lui est assis. Sa présence se ferme avec fracas. Je suis là, immobile dans l'attente du dernier moment, du passage des encombrants. Mes lèvres se posent sur sa joue. Les ailes s'émiettent au contact de la peau. Le temps reprend son roulement.

La nuit est épaisse dans la chambre. Nuit-poix derrière les volets bien clos et la solitude bien enfermée dedans avec, tellement que la chambre on dirait une nuit de conte, une forêt sombre où il serait impossible de distinguer les petits cailloux semés, une nuit de monstres sous le lit, tapis, une nuit aveugle à la lune et aux étoiles, aveugle aux réverbères de la rue, une nuit de paupières fermées. La nuit est épaisse dans la chambre. Empesée de silence. Absence des voix familières. Absence des petits bruits qui peuplent une maison. Le silence. Infini. Ce silence, c'est ce qui a réveillé l'enfant, ce qui a écarquillé ses yeux noyés de noir. Un temps-nuit aux lourds battements d'ailes, grillagé, encagé avec des larmes dedans.

Et la face B...

La nuit est épaisse dans la chambre. Nuit-poix derrière les volets bien clos, et la solitude bien enfermée dedans avec, tellement que la chambre, on dirait une nuit de conte, une forêt sombre où il serait impossible de distinguer les petits cailloux semés, une nuit de monstres sous le lit, tapis, une nuit aveugle à la lune et aux étoiles, aveugle aux réverbères de la rue, une nuit de paupières fermées. Cousues. La nuit est épaisse dans la chambre. Empesée de silence. Un silence creusé dans le vide, creusé dans l'absence. Absence des voix familières. Absence des petits bruits qui peuplent une maison. Un silence qui avale tout. Bloc dense. Compact. Infini. Ce silence, c'est ce qui a réveillé l'enfant, ce qui a écarquillé ses yeux noyés de noir. Un temps-nuit aux

lourds battements d'ailes, grillagé, encagé avec des larmes dedans.

Tu voudrais compter, énoncer dans ta tête cette suite bienveillante de chiffres qui défileraient comme une eau salvatrice, mais à quoi bon. Tu ne tiens pas le chronomètre. Les aiguilles courent allègrement dans un cercle rassurant où tu n'es pas. Tu es en dehors. En dehors tu te tiens. Le temps est hors de portée. Sur tes épaules tu sens son poids, sa dictature. Tu voudrais t'ébrouer. Comme un chien. Tu ne peux pas. Alors tu te tiens. Tu te tiens, tu tiens ton corps, sa verticale, ton corps bilboquet avec sa tête vide plantée au-dessus. Tu tiens au bord. Tu tiens avant. L'après guette et surgira. Te prendra par surprise. L'attente est un leurre. Le tintamarre assourdissant, c'est depuis ton centre de gravité, grenade grondant ses menaces. Tu appelles l'explosion. Tu agirais et tout serait résolu. Voilà, c'est à ton tour.

Mouches agitées, une seule s'éloigne, attirée par la lumière du lampadaire qui s'allume. Le lampadaire éclaire le rétroviseur d'une vieille camionnette blanche. Dans le rétroviseur, le reflet de l'hiver trébuche sur le pétale d'une pâquerette. La friterie rouvrira bientôt, on célébrera les premiers rayons de soleil à la bière de table, sel sur les doigts. La pâquerette ne portera dans son petit corps ni les mondanités de la solitude ni l'insolence des longues pluies. Sur la place, le manège de chevaux de bois s'est arrêté de tourner. Le vent essuie les yeux des bêtes. Essuie les corps lourds de ce qu'il reste du bruit de la journée : le marché, les klaxons, les cloches de l'église. Aux fenêtres des maisons, derrière un rideau mal tiré ou un simple vitrage, on recouvre de la vaisselle de papier journal, on malaxe de la terre glaise, on plie du linge, on épluche des poireaux, on tape au marteau sur un clou, on arrose une plante verte, on déplie une carte routière, on caresse une joue. Mains marquées d'odeurs, de bruits, de matières. Et dans la maison en briques rouges, fin du tango argentin et dernier feu de bois. La gamine recouvre une de ses peluches sans têtes d'une poignée de sable ramassé sur une plage de Bray-Dunes l'été dernier. Elle dit que la mer viendra la chercher cette nuit, qu'il lui faudra faire un vœu.

C'est un matin de printemps comme seule la ville peut m'en donner, je sors de la bouche de métro, l'air est frais, il bouillonne de promesses, de projets qui ne demandent qu'à éclore, il m'enveloppe, pétille comme des bulles de champagne, des gens autour de moi font la même chose que moi, ils se dirigent vers leur lieu de travail, je les observe, ils marchent, ils avancent, je me demande s'ils savent où ils vont, ils regardent droit devant comme mus par une force qui leur échappe, ils ne regardent rien, ils ne voient pas ce rayon de soleil réverbéré par le revêtement brillant de l'immeuble sombre, ils ne voient pas le bâtiment qui s'y reflète comme dans une vitre ou un miroir, ils ne voient pas le jeune arbre, plein de promesses lui aussi, frémissant dans la brise légère, tout fleuri de blanc, émaillé de feuilles vert tendre, un vert de douceur qui ravit le cœur, lui il sait où il va, je m'arrête pour l'admirer et je le prends en photo.

C'est une danse à cloche pieds autour des mimosas—leur splendeur poudreuse et leur parfum me soûlaient peut-être—personne pour me voir—entendre ce que je hurlais à tue-tête.

C'est — passé les mandariniers — la vue soudaine des arbres fleuris—qui m'avait d'abord sidérée — puis provoqué cet accès de folie — je n'avais encore jamais vu de mimosas pas en arbre en tout cas. J'étais trop jeune — auparavant—pour avoir eu accès à cette partie du jardin.

Ou bien — j'avais bien aperçu ce petit bois des mandariniers — dans le et derrière lui les arbres — mais ils ne portaient pas encore de fleurs — je ne les avais pas remarqués alors. C'était un feu d'artifice — une surprise d'anniversaire — C'est pour moi qu'ils avaient fleuri. C'est comme ça que j'ai vu la chose. Ça m'a plongé dans un état d'euphorie, d'exaltation extrême qui me faisait bondir, cavalier autour des troncs en chantant : j'ai quatre ans ! J'ai quatre ans !

La main pose le café déjà sur la table. La glace commence déjà à fondre dedans. Des gouttes coulent sur le verre, on dirait qu'il transpire. Regarder l'eau glissée et se souvenir de la sueur qui dégouline dans le dos. Poser les lunettes de soleil. Y remarquer un bout d'immeuble carré dans le verre gauche, des branches dans le droit, et le serveur qui passe pour aussitôt disparaître. Soupir. Lever la tête, se demander comment peindre le rebond des feuillages dans un courant d'air. Tant de voix autour jactent simultanément. On ne peut plus y distinguer de parole. Leur présence n'appartient plus aux échanges humains mais s'étire vers un horizon autre, tel un chant partagé où chaque son devient invocation, un appel vers ce qui demeure au-delà. Durant quelques secondes, ça me donne le vertige puis me plonge vite dans une état d'hypnose. Concentré sur mon audition je ne voyais plus rien jusqu'à que je remarque la bicyclette sous l'arbre, à côté du tas de branches élaguées. Elle est là, seule. Comme orpheline. Aucune trace de rouille, presque neuve. Chaque jour, à la même place, immobile. Intacte. Une absence plane autour d'elle. Peut-être que celle qui devait la conduire n'est plus. Une pensée surgit. Les larmes montent. Anna.